



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

Une rupture post-sentimentale : la crise de la modernité. Étude sur les œuvres de Michel Houellebecq

Hemlata Giri Loussier

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 / Université de Delhi
hemlata_goswami@yahoo.fr

Résumé

La rupture sentimentale est l'une des crises les plus importantes de la société postmoderne. Elle s'est manifestée dans les années soixante lorsque la société française a perçu une rupture au niveau social. Cette crise s'est annoncée fatalement comme le point de dislocation d'un équilibre qui berce toujours notre société dans laquelle les relations sentimentales sont devenues une aventure temporaire. La stabilité, l'amour, et la fidélité ont cédé leur place à l'égoïsme, au narcissisme et au vide perpétuel. Dans ses romans, Michel Houellebecq, l'un des auteurs les plus connus et cités, illustre parfaitement les théories concernant l'avènement de l'individualisme moderne : narcissique, apathique, égoïste, et qui augure la création d'une société de néo-humains. Cet individualisme narcissique est une réaction aux déceptions et aux frustrations engendrées par les grandes mobilisations idéologiques et utopiques. À travers cet article, nous étudierons ce temps moderne de la rupture sociale et sentimentale ; et cette prévision d'un avenir reconfiguré de l'humanité dans les œuvres de Michel Houellebecq. Cet auteur controversé signale le déclin social des systèmes occidentaux.

Mots-clés : crise, déclin, modernité, narcissisme, rupture

A post-sentimental rupture : Crisis of modernity. Study of the works of Michel Houellebecq

Abstract

The sentimental rupture is one of the most important crises of the postmodern society. It manifested in 1960s when the French society felt fragmented at social level. This crisis heralded ineluctably as a point of dislocation in a social equilibrium which reduced sentimental relations to a temporary escapade. Stability, love, loyalty succumb to egoism, narcissism and nothingness. Michel Houellebecq, one of the most renowned and criticized writer of contemporary French literature, elucidates impeccably the theories concerning the advent of modern individualism: narcissist, apathetic, egoist, and which augur the creation of the humanoid society in the future. This narcissistic individualism came as a reaction to frustration and deceptions due to vast ideological and utopian mobilization at that epoch. The aim of this article is to analyse the social and sentimental rupture; and the anticipation of reconfigured future of humanity in the works of Michel Houellebecq. This controversial author presages the social decline of occidental values.

Keywords: crisis, failure, modernity, narcissism, separation

Au XIX^e siècle, Charles Baudelaire et Gustave Flaubert sont traduits en justice pour offense à la morale publique (atteinte aux bonnes moeurs), respectivement pour leurs oeuvres *Les Fleurs du mal* et *Madame Bovary*. Flaubert en sort acquitté mais Baudelaire est condamné. Plusieurs de ses pièces sont censurées et il est lui-même privé de ses droits civiques. Au XIX^e siècle, la société gouvernée par le pouvoir absolu dictant les valeurs morales et bien pensantes n'approuve pas le texte soi-disant « sans morales ». L'Eglise était responsable de l'éducation et les prêtres, chargés des enseignements jusqu'en 1905, étaient stricts. Longtemps, le code d'honneur et la morale religieuse ont constitué les principales forces qui contenaient les pulsions sexuelles. Cette époque est révolue. Ce qui jouait ce rôle était un ordre culturel qui valorisait les liens émotionnels et sentimentaux. Mais après avoir vécu les deux grandes guerres, la société française cherche enfin la liberté et la paix. Une nouvelle modernité est née et la révolution de mai 68 était le résultat de ce désir d'« interdire d'interdire ». Cette crise sociale a donné naissance à une société basée sur des lois nouvelles où la liberté régnait et changeait à son tour les relations sociales. Le mouvement de mai 68 est individualiste, au sens où il proclame la valeur éminente de l'individu et exige le respect et l'extension de ses droits et ses libertés. Il est, à la manière des idéologies révolutionnaires du XIX^e siècle, en quête d'un ordre social où le plein épanouissement de chacun serait la condition du libre développement de tous. Mais l'individualisme soixante-huitard dévie profondément de l'individualisme contemporain, dans son rapport au collectif, au public, à l'Histoire. Il est imprégné d'un optimisme historique fondamental : instaurer la « bonne société », sur les décombres du «vieux monde », afin de «changer la vie » : cela semblait à cette époque non seulement possible mais aussi facile. Mais très vite, cet individualisme positif et collectif s'est replié sur la sphère privée et l'individu devient sa propre fin en soi. La dimension messianique utopique du mouvement de mai 68 s'est progressivement atrophiée. Un comportement considéré comme déviant et puni comme tel dans la société du second empire est devenu normal de nos jours. Que s'est-il passé durant ces années ? Comment et pourquoi la société a-t-elle évolué ainsi ? Quels sont les liens entre la crise et changement social ? Aujourd'hui, Michel Houellebecq, l'auteur le plus cité et connu en la matière, peuple ses ouvrages de descriptions précises de scènes de morts ou de sexe sans que cela paraisse répréhensible. Cette étude vise à analyser la crise dans les relations sociales à travers ses œuvres.

1. La liberté condamnée

Les personnages du monde houellebecquien font partie de la génération des soixante-huitards qui s'est manifestée à la fin de l'autoritarisme, de l'obéissance,

à la fin d'un mode de vie en collectivité. Ils ont fait preuve de plus en plus d'un individualisme exclusif refusant non seulement toute forme d'autorité, mais aussi de dépendance afin de trouver le bonheur et la liberté. Mais cette liberté sans responsabilité a toujours été une notion problématique chez Houellebecq.

Pour Houellebecq, libéralisme est synonyme de violence, d'inégalité et de débauche. Le capitalisme libéral a transformé la société en un champ de bataille où s'affronte, au détriment de l'intérêt public, la multiplicité des intérêts privés. L'égoïsme grossier est devenu la vraie passion du siècle. (Wesemaël, 2005 :24).

Selon l'auteur, cette liberté absolue a laissé place à la consommation et à la satisfaction de ses désirs immédiats par des biens non durables, et surtout démodables. Ces modes de vie ont poussé les gens à jouer sur les sentiments, l'indépendance, l'individualisme, le consumérisme, jusqu'à dépersonnaliser les relations, à les consommer et même à les déresponsabiliser. Bruno Viard explique cette tendance postmoderne :

Houellebecq se livre à un parallèle vraiment original entre le libéralisme économique et le libéralisme sexuel : dans les deux cas, la loi de l'offre et de la demande produit les mêmes effets, c'est-à-dire la paupérisation des perdants, le clivage de la société en winners et losers. (Viard, 2008 :33).

Pour Jean-Yves Fréhaut, un collègue du narrateur de *l'Extension du domaine de la lutte*, sa liberté de choix se résume à décider de son dîner sur Minitel. Pour le narrateur, ce genre de liberté n'est pas une vraie liberté et il ne se contenterait jamais d'un tel bonheur.

Si les relations humaines deviennent progressivement impossibles, c'est bien entendu en raison de cette multiplication des degrés de liberté dont Jean-Yves Fréhaut se faisait le prophète enthousiaste. Lui-même n'avait connu, j'en ai la certitude, aucune liaison ; son état de liberté était extrême. (Houellebecq, 1998 :43).

C'est peut-être la liberté au sens le plus profond du terme qui est discutée ici. La liberté de Jean-Yves Fréhaut mène à l'isolation des êtres humains, à l'émancipation féminine et à la promiscuité des soixante-huitards. Cette génération qui cherchait dans la liberté sexuelle leur liberté vitale ou réelle a donné, au contraire, des exemples d'une liberté en déviance. Ainsi, en s'éloignant des objectifs principaux, cette nouvelle société basée sur l'individualisme a cédé la place à une société post-sentimentale.

Dans *La Possibilité d'une île*, nous nous trouvons dans un autre monde où les néo-humains sont libres. Cependant c'est une liberté vide, elle découle d'une certaine indifférence. Les néo-humains vivent isolés les uns des autres, donc sans rapports réels entre eux. La « liberté » des néo-humains comporte l'affranchissement de toute responsabilité envers l'autre (néo-humain, animal, etc.) :

De plus en plus les hommes allaient vouloir vivre dans la liberté, dans l'irresponsabilité, dans la quête éperdue de la jouissance ; ils allaient vouloir vivre comme vivaient déjà, au milieu d'eux, les kids, et lorsque l'âge ferait décidément sentir son poids, lorsqu'il leur serait devenu impossible de soutenir la lutte, ils mettraient fin... (Houellebecq, 2005 : 419).

Selon Houellebecq, le libéralisme nous conduit au contraire à la manifestation de l'égoïsme humain et à la mort. De ce fait, nous trouvons l'idée même de la déviance de la liberté et la quête du bonheur qui se trouve pourtant ailleurs.

2. Destruction du monde intime

La postmodernité est une immense entreprise de déconstruction, que ce soit au niveau sociologique, ou encore sentimental. Ce processus de déconstruction peut tout d'abord opérer à partir du sentiment d'indifférence, qui se trouve être un thème central du roman houellebecquien. Les personnages de l'œuvre, lorsqu'ils recherchent l'apaisement, le trouvent la plupart du temps dans l'éloignement, voire dans l'oubli. Cette recherche de l'effacement, de la négation et de l'absence, menée par les personnages de l'univers houellebecquien, reflète et symbolise en réalité le total désintérêt de l'homme envers l'existence qui est synonyme de souffrance et malheur.

Les expériences n'enrichissent pas l'être humain, mais (...) elles l'amoindrissent ; plus exactement, elles le détruisent (...). Finalement, le plus grand succès de mon parcours terrestre aura été de ne rien pouvoir apprendre, en aucun cas, de la vie. (Houellebecq, 1996 : 29).

Dans la vie, il ne se passe « rien » : tout du moins, rien d'important ni de significatif, confient les narrateurs de *Plateforme* et de *La Possibilité d'une île*. Quant au lien social, il a implosé de même, puisqu'apparemment, les hommes d'aujourd'hui « n'ont plus rien à dire » et « n'ont plus envie d'entrer en communication avec quiconque » (Houellebecq, 1991 : 52).

Lois de la concurrence interindividuelle, des libres inclinations et aversions des individus qui créent d'inévitables « perdants ». C'est ce qu'il y a de juste dans l'idée d' « Extension du domaine de la lutte » (Lipovetsky, 2006 : 344).

Ce « désir de détruire » (Houellebecq, 2001 : 237) est accompagné d'une prise de conscience du caractère fragile et éphémère de l'existence. « Les êtres humains sont fait de parties séparables, leur corps coalescent n'est pas fait pour durer » (Houellebecq, 1996 : 10), déclare un « je » lyrique du *Sens du Combat*. Le personnage principal de *Soumission* approuve le même désir de perdition car la vie n'a pas grand-chose à offrir. Il constate :

La simple volonté de vivre ne me suffisait manifestement plus à résister à l'ensemble des douleurs et des traces qui jalonnent la vie d'un Occidental moyen, j'étais incapable de vivre pour moi-même, et pour qui d'autre aurais-je vécu ? L'humanité ne m'intéressait pas, elle me dégoûtait même... (Houellebecq, 2015 : 207).

Le personnage houellebecquien a donc tout à fait conscience que sa vie n'est que déconstruction et que tout est voué à la destruction : nos idées, nos pensées, nos amours, nos vies, nos relations... L'épuisement, le manque de sens vital hantent les personnages romanesques dans l'œuvre de Michel Houellebecq et il remet en cause toute la civilisation occidentale. Il s'agit de l'irresponsabilité dans le capitalisme, dans l'individualisme, il s'agit d'une liberté en déviance.

3. L'impossibilité de s'aimer

L'humanité contemporaine n'est donc centrée que sur elle-même, narcissique jusqu'au bout de l'âme. Ainsi, l'homme d'aujourd'hui, ayant déconstruit tout lien d'altérité, vit dans l'individualisme le plus malsain. Selon Houellebecq, comme dit Sabine Hellen : « Le réel changement que la fin des années soixante a réalisé au sein de la société, était plutôt une montée et une intensification de l'individualisme » (Hellen, 2007 : 120). Suite aux années soixante, l'homme n'est plus capable d'aucun sentiment pour autrui, puisque c'est à peine s'il a encore assez de forces pour se supporter lui-même. Pourtant, malgré cet individualisme exacerbé, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* pense que c'est précisément l'amour qui manque à l'homme : « L'idée me vint peu à peu que tous ces gens (...) manquaient simplement d'amour. » (Houellebecq, 1998 :149).

L'homme n'aime plus l'homme pour mieux s'occuper de lui-même, mais il a oublié en chemin que c'est en réalité l'amour de l'autre qui le rendait vivant et entier. L'humanité semble donc avoir oublié la teneur et la nécessité de l'amour. Celui-ci disparaît alors peu à peu de la mémoire des êtres humains. D'ailleurs, ces derniers ne se souviennent plus vraiment comment on le pratique : « vous avez oublié comment on fait l'amour » (Houellebecq, 1996 : 11).

Les personnages de l'univers houellebecquien se sont déshabitués des sentiments. Ils sont devenus de simples robots, des automates aux gestes et aux paroles mécaniques : « Sous les parois de plastique d'un gris moyen, des êtres humains gisaient dans leurs sièges ergonomiques. Leurs visages ne laissaient transparaître aucune émotion. » (Houellebecq, 1996 : 11).

Les rapports amoureux de l'espèce ancienne peuvent soulager pour un certain temps, mais ils sont tragiques ; l'amour ne dure pas et par conséquent la solitude, la souffrance reviennent toujours. Michel Djerzinski accuse l'individualisme d'en être coupable ; le sexe « une fois dissocié de la procréation, subsiste moins comme principe de plaisir que comme principe de différenciation narcissique. » (Houellebecq, 1997 : 160).

Nous nous demandons où se trouve la source du mal que Houellebecq décrit : se trouve-t-elle dans la famille ou dans la société ? De toute façon, le romancier accuse la révolution de mai 68 : « La destruction progressive des valeurs morales au cours des années soixante, soixante-dix, quatre-vingt puis quatre-vingt-dix était un processus logique et inéluctable. » (Houellebecq, 1997 : 211). Il la considère comme une émancipation en déviance qui a corrompu les mères, qui leur a fait oublier la responsabilité de leurs enfants et par la suite qui a détruit la vie de toute une génération. Ces enfants ne vont jamais se trouver à l'aise dans le monde ; ils ne vont jamais se sentir les bienvenus dans la vie. Le résultat ? Les relations familiales s'éteignent. Les parents renient leurs enfants, et les maris, leurs femmes. La dernière cellule affective encore préservée de ce procès de « désentimentalisation » qu'était la famille a implosé pour laisser place à un monde froid et mécanique :

Les gens traînent leur progéniture comme un boulet, comme un poids terrible qui entrave le moindre de leurs mouvements - et qui finit la plupart du temps, effectivement, par les tuer [...] Il donnait l'impression d'être habitué à sa femme plutôt que de vraiment l'aimer. (Houellebecq, 1997 : 252-277).

Il n'y a donc point ici *refus*, mais bel et bien *impossibilité* de renouer avec l'amour ainsi qu'avec l'altérité. L'homme d'aujourd'hui serait alors condamné à demeurer orphelin de tendresse au sein de ce monde.

4. Le marché des sentiments

Quand le sexe n'a rien à voir avec la fertilité, la sexualité aura comme but unique une satisfaction immédiate. Le lien sexuel ne repose plus sur l'amour mutuel mais sur l'appréciation de la beauté physique. Si nous ne sommes pas

beaux, il nous faut au moins de l'argent dans ce monde capitaliste. Pourtant, si nous sommes *trop* laids, rien ne peut nous aider. Raphaël Tisserand est l'exemple d'un tel personnage : d'après la philosophie du narrateur, il peut appartenir à la catégorie des « vaches bretonnes », il est trop laid pour obtenir la sympathie des femmes. La réussite amoureuse ou sexuelle dépend donc de la beauté du corps. La vie sexuelle est une lutte ; c'est peut-être cette lutte à laquelle fait allusion le titre du roman *Extension du domaine de la lutte*. Nous parlons de la lutte des classes, cela concerne surtout les questions de propriété. Mais selon Houellebecq, il y a aussi une économie sexuelle. Certains d'entre nous sont bien équipés en moyens nécessaires à une assez bonne réussite sexuelle, d'autres ne le sont pas. Le personnage principal du roman n'est pas beau, mais il a un aspect un peu plus normal que le pauvre Raphaël Tisserand. L'équivalent féminin de Tisserand, c'est Brigitte Bardot.

Au moment où je l'ai connue, dans l'épanouissement de ses dix-sept ans, Brigitte Bardot était vraiment immonde. D'abord elle était grosse, un boudin et même un surboudin, avec divers bourrelets disgracieusement disposés aux intersections de son corps obèse. [...] Et sa face était large, plate et ronde, avec de petits yeux enfoncés, des cheveux rares et ternes. Vraiment la comparaison avec une truie s'imposait à tous, de manière inévitable et naturelle. (Houellebecq, 1998 : 88).

Pour Brigitte, son échec sexuel, voire social malgré son intelligence, fait que son adolescence se déroule dans une frustration, dans une jalousie se transformant en « une boursoufflure de haine paroxystique. » (Houellebecq, 1998 : 91).

Le narrateur en manque d'amour fera un séjour en maison de repos en raison de sa dépression. Il commence à s'intéresser à ses « compagnons de misère » et il s'aperçoit qu'ils ne sont pas du tout fous.

L'idée me vint peu à peu que tous ces gens - hommes ou femmes - n'étaient pas le moins du monde dérangés ; ils manquaient simplement d'amour. Leurs gestes, leurs attitudes, leurs mimiques trahissaient une soif déchirante de contacts physiques et de caresses ; mais, naturellement, cela n'était pas possible. (Houellebecq, 1998 : 149).

Le manque d'amour revient à travers toute l'œuvre de Houellebecq. Dans cet univers houellebecquien, les personnages entrent tous dans la même histoire : la vie a mal commencé, les besoins élémentaires n'ont pas été satisfaits. Toute la faute revient à notre culture moderne : c'est le système capitaliste et la libération en déviance qui sont à blâmer. Au bout du compte, l'individualisme et le libéralisme culturel n'ont fait qu'isoler un peu plus les êtres, les rendre égocentriques,

incapables de faire le bonheur de l'autre. Pour le reste de la vie, les personnages seront incapables d'amour, voire d'amitié. Mais la déstabilisation qu'entraîne dans son sillage la société d'hyperconsommation ne s'arrête pas là.

5. Les désirs infâmes

Cette déshumanisation peut prendre plusieurs formes. Elle peut très bien être un retour à la plus pure animalité, mais peut tout autant prendre l'aspect d'une réification ou d'une marchandise. Pour ce qui est du retour à l'animalité, l'œuvre dépeint systématiquement celui-ci sous son côté le plus sombre et le plus abject : « J'ai l'impression d'être une cuisse de poulet sous cellophane dans un rayon de supermarché » (Houellebecq, 1997 : 99). Il s'agit alors de la description d'un homme déchu, rendu à sa plus vile et à sa plus vulgaire condition. Le personnage houellebecquien n'est qu'une bête, uniquement guidée par ses désirs et ses pulsions les plus primaires. C'est ainsi que Daniel se souviendrait d'Esther : « Je sus que je garderais gravée dans ma mémoire l'image de ce petit animal innocent, amoral, ni bon ni mauvais, simplement en quête de sa ration d'excitation et de plaisir » (Houellebecq, 2005 : 338). Cette animalité dans les relations est expliquée par Susan : « There are not a lot of basic socio-religious emotions... intervient Susan. If you have no sex, you need ferocity. That's all... » (Houellebecq, 2005: 365).

Cette humanité exclusivement gouvernée par le désir et la pensée du désir est condamnée à rester stérile. C'est un symbole d'une quête éternelle de l'assouvissement, de l'apaisement et du plaisir, comme le résume Houellebecq lui-même, « actuellement, nous nous déplaçons dans un système à deux dimensions : l'activité érotique et l'argent. » (Houellebecq, 1998 : 41-42). En outre, s'opère même un procès de libéralisation qui se produit tant au niveau économique qu'au niveau des mœurs et des pratiques sexuelles, réduisant ainsi la sphère sentimentale humaine à sa *valeur d'échange*¹ et remettant totalement en cause les valeurs morales bâties :

Le libéralisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions émotionnelles ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules. La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique. (Houellebecq, 1991 : 143-144).

L'écrivain est donc tout à fait conscient des désagréments que peut rencontrer un monde manipulé par le désir et la pensée du désir. Il condamne d'ailleurs ce type de société dans ses œuvres. Tous ces dérèglements de la sphère sentimentale et sexuelle sont présentés à travers la description d'une société elle-même devenue un véritable « supermarché du sexe ». En effet, cette dernière, en plaçant la

sexualité en son centre, a purement et simplement fait des hommes d'aujourd'hui des êtres obsédés et obsessionnels, ne vivant plus que *par et pour* le sexe.

Ce désir porte alors en lui tout ce qu'il y a de plus malsain en l'homme, puisqu'il tend à éveiller la bête qui est en nous. Par conséquent, ce type de désir n'a plus rien à voir avec la sentimentalité, et encore moins avec le désir d'amour, mais seulement avec la pure animalité et la soif du corps : « Torture et tue sans penser à mal, sans même en éprouver de plaisir, avec une complète indifférence ; voilà ce que les hommes, ordinairement, appellent l'amour. » (Houellebecq, 2005 : 188-189).

Le désir pur ou même cruel se substitue donc ici à l'amour en tant que volonté d'union avec le monde. Même les femmes sont devenues du « bétail interchangeable » (Houellebecq, 1997 : 233), juste bonnes à faire jouir leurs partenaires. Des fois, elles sont réduites à des « orifices » dans lesquels les hommes mettent leurs « organes » ; elles ne savent plus offrir leurs corps autrement que « comme un objet ». Le désir est donc vil, pervers et abjecte : c'est un désir-dégout, qui n'est même plus lié au plaisir ni à une quelconque satisfaction. Il est impossible de trouver une partenaire « normale » qui jouisse des simples plaisirs humains. Daniel résume : « Au fond, j'aurai eu deux femmes importantes dans ma vie, conclus-je : la première - toi - qui n'aimait pas suffisamment le sexe ; et la deuxième - Esther - qui n'aimait pas suffisamment l'amour. » (Houellebecq, 2005 : 350).

Cet empire des désirs est donc bien plus fréquemment symbole de frustration que de jouissance. Pourtant, la quête sexuelle des personnages de l'œuvre, loin d'être freinée par cette frustration chronique, se poursuit encore plus ardemment, car, « notre seule possibilité de réalisation et de vie, c'est le sexe. » (Houellebecq, 1997 : 182). Très vite cette soif de sexe, cachant plus profondément une soif d'amour refoulé et inexprimable, tournera à l'obsession.

Ils étaient en fait, tout comme leur maître le marquis de Sade, des matérialistes absolus, des jouisseurs à la recherche de sensations nerveuses de plus en plus violentes... Après avoir épuisé les jouissances sexuelles, il était normal que les individus libérés des contraintes morales ordinaires se tournent vers les jouissances plus larges de la cruauté... (Houellebecq, 1997 : 210-211).

Le protagoniste des *Particules Élémentaires* n'hésitera pas alors à rajouter des somnifères dans le biberon de son fils pour pouvoir se masturber tranquillement devant le Minitel rose. Faut-il soutenir, dans le sillon de Barthes, que l'indécence du sexe a été remplacée par « l'obscénité du sentimental » (Barthes, 1977 : 207-211) ?

L'effondrement du lien social normal peut aboutir à la délinquance. En réalité, la sexualité contemporaine, ayant anéanti les règles morales et sociales qui avaient cadré les communautés humaines en Occident durant toute la modernité, est devenue « déviée et pervertie » (Houellebecq, 1997 : 71), dérégulée et immorale dans la société post-moderne. La pédophilie et l'inceste y sont implicitement admis, les sentiments en sont bannis. Cette civilisation des loisirs, insouciant et inconsciente de la crise qu'elle traverse, est totalement imperméable à la réflexion et à la remise en cause de ses institutions, dans une volonté d'oubli de l'aporie ainsi que des tragédies qui la frappent. Cette tragédie qui caractérise le monde d'aujourd'hui n'est finalement qu'une bien maigre « compensation et dissimulation de la détresse réelle quotidienne. » (Lipovetsky, 1983 : 225). Elle mine peu à peu les fondements de la civilisation occidentale contemporaine ; car, en réalité, « jamais l'anxiété, l'incertitude, la frustration, n'ont connu une telle ampleur ! » (Lipovetsky, 1983 : 76). Cette nouvelle société des désirs peut encore céder le pas à d'autres priorités délinquantes dans l'avenir. Pour un meilleur équilibre social ? Pour un plus grand bonheur de l'humanité ? Les points d'interrogations se multiplient.

Bibliographie

- Barthes, R. 1977. *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Seuil.
- Hillen, S. 2007. *Écart de la modernité, le roman français de Sartre à Houellebecq*. N° 290, Caen : Lettres modernes minard.
- Houellebecq, M. 1991. *H.P. Lovecraft*. Paris : Édition du Rocher.
- Houellebecq, M. 1997. *Les Particules élémentaires*. Paris : éditions J'ai lu.
- Houellebecq, M. 1998. *L'extension du domaine de la lutte*. Paris : Flammarion.
- Houellebecq, M. 1998. *Interventions*. Paris : Flammarion.
- Houellebecq, M. 1996. *Le sens du combat*. Paris : Flammarion.
- Houellebecq, M. 2001. *Plateforme*. Paris : Flammarion.
- Houellebecq, M. 1991. *Rester Vivant*. Paris : Éditions de la Différence.
- Houellebecq, M. 2005. *La Possibilité d'une île*. Paris : Fayard.
- Houellebecq, M. 2015. *Soumission*. Paris : Flammarion.
- Lipovetsky, G. 1983 *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris : Gallimard.
- Lipovetsky, G. 2006. *Le bonheur Paradoxal*. Folio Essais, Gallimard.
- Van Wesemaël, S. 2005. *Michel Houellebecq. Le plaisir du texte*. Paris : L'Harmattan.
- Viard, B. 2008. *Houellebecq au laser. La faute à Mai 68*. Nice : Les éditions Ovidia.
- Vittimo, G. 1987. *La fin de la modernité, Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*, Paris : Éditions du Seuil.